

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 37

Artikel: Echos villageois
Autor: Thibaud, Frs.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221271>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

PLUIE ET BEAU TEMPS

PARLER de la pluie et du beau temps » est une locution courante et consacrée, qui signifie, en somme, parler pour ne rien dire.

Vous rencontrez, en rue ou ailleurs, quelqu'un que vous ne connaissez pas beaucoup. La conversation s'engage, néanmoins ; on ne peut rester là en face l'un de l'autre à se regarder comme des chiens de faïence. Mais que dire ?... Que dire ?

- Quel triste temps !
- Ne m'en parlez pas.
- Nous n'avons pas d'été.

— Et nous allons bientôt entrer dans la saison des frimas, sans avoir vu, pour ainsi dire, la couleur du soleil.

— C'est dépitant !

Et ça va comme ça, sur ce ton, pendant un certain temps. Puis, quand on a dit tout ce qu'il y a à dire sur la pluie et le beau temps, le silence se fait, silence pénible. On regarde en l'air, on contemple ses bottines...

— Vous irez, sans doute, au Comptoir ?

— Oh ! sûrement. J'ai promis à ma femme et à mes fils de les y conduire.

— C'est toujours bien intéressant.

— Oh ! oui, certainement.

— Je me demande si, cette année, la Fête des Vignerons ne lui causera pas un peu de tort.

— Hum !... Je ne crois pas. Vous savez, on se plaint toujours de disette et quand il s'agit de plaisir, on retrouve souvent quelques petits sous dans son gousset.

— Oh ! c'est bien vrai, ça. Les gens...

Nouveau silence. L'embarras et l'angoisse se lisent sur les visages...

— Oui !... oui ! ce n'est pas tout rose, la vie !

— A qui le dites-vous ?

— Il faut se démenier et travailler dur pour nouer les deux bouts.

— Quand on parvient à les nouer...

Derechef, silence, plus pénible encore que les deux premiers.

— Vous avez vu la Fête des Vignerons ?

— Vous pensez ! C'est un spectacle merveilleux.

— Oh ! oui, merveilleux... C'est merveilleux.

— Quelle harmonie de couleurs !

— Quelle musique !

— Que de grâce !

— Oui... que de grâce !

— Qui sait si nous verrons la prochaine ?

— Ce n'est pas certain.

— Hélas !...

— Hélas !...

— Oh ! là, là, déjà six heures. Il me faut partir. Allons, bonjour, monsieur ; à une autre fois !

— Oui, à une autre fois. Il fait toujours bon se rencontrer pour échanger un peu ses idées. Bon retour à la maison. J. M.

Entre époux. — Où vas-tu ce soir ?

— Sais-tu, ma chère, qu'une femme intelligente ne demande jamais à son mari où il se rend.

— Pourtant, un homme intelligent peut demander où va sa femme...

— Ah ! ma petite, un homme intelligent ne se marie jamais !



PE L'ÉCOULA

MADAMUZALLA Caroline l'étai onna régente bin dzeintya et bin galéza. Lè mousse l'amàvant quemet l'amàvant lo million et vo sède prào que l'è tot vo dere. L'è veré que n'avai pas lè coûte ein grantiau et que sè tormentàve po apprendre lau z'aleçon à sè z'ècouli. Dâi iâdzo que lâi a, cein l'è galézameint maülési et lè régent dussant avâi gros de pacheince. N'ein manquant pas, Dieu sâi béli !

On dzo, la damuzalla Caroline dèvessâi recordâ sè bouibo su cliâo z'affère que lâi d'iant la concret et l'abstrait. L'è oncora cein dâo commerce que n'è pas quemoudo à espliâ ! Ma fallâi lo fère cote que cote, sein quie gâ la vesita !

Lâo desâi que le concret l'è tot cein qu'on pào vère. Que sâi onna bîte : tenaille, coëtron, goude, polhie, garaouetta, — âo bin onna dzein : hommo fenna, fêmalla, gaupa, bouibo, mousse, galaboutein, — âo mimameint ouïe que n'è ne onna dzein ne onna bîte, mâ qu'on pào vère, guigni, reluquâ : dâi favioûle, dâi tiudre, dâi premiau, dâi z'ottô, dâi z'hailon, dâi z'harde, dâi cazwinika et tot lo diâbllo et son train. Tot cein s'appelâve concret. Et lè mousse que l'étant bin reveilli cli dzo quie compregnant âo picolon et l'écriczant su lâo z'ardoise dâi moui de noms dinse, ti concret, que la régente l'étai tota-tucra de dzoûio.

Aprî l'a faliu lâo recordâ l'abstrait. L'è cein que l'a oncora 'na coffiâ à lâo betâ dein la boula ! Tè rondzâi ! L'a coumeinci pè lâo dere que l'abstrait l'è quie assebin, mâ que lâi a pas moïan de lo vère avoué noutrè get. Onna dzanlye, cein l'è ouïe, mâ on la vâi pas, eh bin ! l'è de l'abstrait. La *croûiondze*, énuילו de la vère, l'è de l'abstrait ! La *veretâ* veretâbilia, tot cein l'è de l'abstrait, nien l'a jamé vussa ! La *tséropiondze*, oncora de l'abstrait ! Et dinse bin dâi menute.

L'è su que lè bôte l'avant comprâ, quand bin l'étai dèfecilo.

Po fini, la régente l'a de âo pllie petit :

— Tè, Viquetor, redis-mè vito cli l'affère.

Qu'è-te que l'è que cli concret ?

— Tot sein qu'on pào vère.

— Tot justo ! Et dis mè z'ein ion de cliâo concret.

— Mè tsausse !

— T'i on crâno petit coo ! Et l'abstrait, qu'è-te ?

— Lè z'affère qu'on pào pas vère.

— Va bin ! Et t'ein cougnâi ion de cli l'abstrait qu'on vâi pas ?

— Oï.

— Et quie ?

— Lè tsausse à la régente !

Sé pas que la damuzalla Caroline l'a répondu !

Marc à Louis.

ECHOS VILLAGEOIS

LORSQU'UN homme s'élève au-dessus du niveau moyen de son milieu natal par des idées nouvelles, des applications sortant de la routine, des vues avancées précédant trop rapidement la lente évolution des principes admis, des mains aux ongles crochus se tendent, l'empoignent, le déchirent, le rabattent, le font rentrer dans le rang, et s'il en veut ressortir, la calomnie s'en mêle, agissant en arme empoisonnée, s'étendant comme des gaz délétères parmi lesquels des hommes de génie se sont débattus et sont morts à la brèche, dans une douloureuse agonie, sans entrevoir — suprême consolation — la suite glorieuse de leurs découvertes, de leurs théories, de leurs innovations.

Ainsi en fut-il de Pestalozzi, ce doux philosophe n'ayant, il est vrai, à l'excuse de ses contemporains qui l'ont compris ou bafoué, aucun sens des réalités pratiques de la vie matérielle, ni l'apparence, ni l'habit, ni la prestance de celui qui, ayant reçu un coup, paraît vouloir en rendre deux. Son génie fut dans son amour des petits, des enfants, des humbles ; si ce n'est cet amour qui provoqua probablement son génie, tant son désir et sa volonté de les aider furent grands.

L'ingéniosité de ses méthodes, correspondant à notre enseignement primaire est merveilleuse. Elles sont encore d'actualité. Certaines, pratiquées par lui, ne sont appliquées que depuis peu de temps dans les classes fröbeliennes, celle, entr'autres des lettres et chiffres découpés dans de petits carrés de carton, dans les jours desquels les enfants passent et repassent leur crayon, apprenant ainsi en fort peu de temps à faire chiffres et lettres sans peine et surtout d'une façon impeccable. Après quelques exercices, on enlève les modèles. L'élève essaie ses lettres au crayon libre. Si le résultat est bon, les cartons regagnent l'armoire en attendant une nouvelle arrivée de bambins. Si tel n'est pas le cas, ils sont rendus, et quand le bon tour de crayon est pris, les lettres s'alignent propres et régulières. C'est simple, direz-vous ! Possible, mais encore fallait-il le trouver ! Il y a 150 ans, qui donc songeait à sauver les petits de l'ignorance crasse dans laquelle ils étaient plongés, cela envers et contre toutes les oppositions politiques, religieuses et matérielles, aussi diverses que nombreuses et acharnées, si ce n'est le doux, l'obstiné, celui que rien ne rebute, dont les rêves sont la force, la candeur son arme, la foi sa puissance : l'excellent et lumineux Pestalozzi !

Sa vie apparaît comme un apostolat. Il mourut presque martyr. Maintenant que la terre a nivelé les rides de son front, profondes comme des sillons, il s'aurole d'une gloire pure, grandiose. Ce qu'il a semé a germé et s'est épanoui sur toute l'Europe intellectuelle.

Nos écoles ont vécu son souvenir à l'occasion de la célébration du centenaire de sa mort. Chaque élève s'est imprégné de son histoire. La plupart la portent encore sur le cœur, sous forme de la jolie plaquette de bronze patronnée par le Département de l'instruction publique. L'évocation de Pestalozzi durant cette période écoulée fut intense. Tous les moyens y ont collaboré : la presse, le théâtre, l'école, le chant, la musique,

la sculpture, le modelage, la frappe, le chocolat, le bronze, la réclame, les fleurs, la verdure, les couronnes, les allocutions, les discours, tout ! Rien ne fut de trop, car ce fut mérité. Evidemment qu'un peu plus d'affection pendant sa vie eut mieux valu.

On ne peut entrer en contact sincère avec les enfants de nos écoles sans être plus ou moins inspiré de l'esprit de Pestalozzi, et en ressentir la valeur présente. Ses principes dominent encore notre époque. Ils sont restés d'une réalité admirable et déconcertante. Déconcertante, parce qu'ils n'ont pas changé. Admirables, parce qu'on n'a rien trouvé de mieux ! Voilà pourquoi il existe une telle unanimité dans ce culte du souvenir voué à Pestalozzi. Car cette manifestation ne s'est pas bornée à notre pays seulement. J'ai constaté d'une façon qui m'a vivement impressionné qu'une partie de l'Europe s'est associée à cet hommage au grand éducateur des petits.

Astreint à des veilles prolongées, j'ai comme fidèle compagnon de travail un haut-parleur relié à une station de T. S. F. Le soir du 16 février 1927, je cherche un poste étranger que j'ai le plaisir d'entendre. Un personnage parle. J'écoute. Je ne comprends rien de son discours, les langues tchèque ou hongroise m'étant à regret inconnues. Mais ce que j'ai très bien saisi, c'est le nom de Pestalozzi revenant fréquemment dans cette causerie. C'était de toute évidence une conférence en son honneur. Je passe à des postes allemands. Plusieurs parlaient de lui. Je vais aux postes italiens ; ils évoquaient avec une conviction et une chaleur bien méridionale la vie et l'œuvre de Pestalozzi.

Le poste qui m'a le plus interloqué est Radio-Catalogna, à Barcelone. C'était aux environs de minuit et demi. Un orateur espagnol parlait avec volubilité cette langue grasseyante que l'on ne peut confondre avec l'italien. Pendant un quart d'heure, je l'ai écouté. Le mot de Pestalozzi a frappé mes oreilles à plusieurs reprises. Ce nom sonore jaillissant dans la nuit des confins de l'Espagne m'a fortement touché. Il a fallu que son influence humanitaire fût bien extraordinaire et puissante pour qu'elle franchisse les limites de notre pays et soit ainsi glorifiée de tous les peuples avancés de l'Europe.

Dans la soirée déjà, une émotion semblable m'avait étreint. Je devais remettre à un jeune élève de nos classes, victime d'un accident et privé d'assister à notre cérémonie du 17 février, à l'école, la médaille de Pestalozzi. Après quelques paroles de circonstance, alors que j'épignais sur sa chemise de nuit la jolie plaquette de bronze, de grosses larmes roulent de ses joues sur ma main. Il pleurait ! Pourquoi ? Parce qu'il ne pouvait joindre sa voix à celle de ses camarades pour l'hymne à Pestalozzi. Il voulait chanter ce bon génie de l'enfant. Son instinct lui disait mieux que des paroles combien cet homme avait aimé les petits par dessus tout et il voulait l'exalter. Ne le pouvant, l'enfant pleurait. J'étais bien près d'en faire autant !

Discours des grands ! Pleurs des petits ! En cette soirée du 16 février 1927, j'ai entendu les uns, j'ai vu les autres ! Tous ces hommages montaient vers ce bienfaiteur des humbles. Je n'oublierai jamais le chagrin de l'enfant empêché de glorifier Pestalozzi par son chant.

(Journal d'Yverdon.) Frs. Thibaud.

ENVIREMENT ?

E ne sais si Guy de Maupassant, l'écrivain français bien connu, a jamais parcouru nos vignobles et goûté à nos raisins vermeils. J'en doute fort, car en lisant récemment une nouvelle intitulée « Tombouctou » qu'il écrivait dans son bon temps, j'en suis venu à me demander si, en sa brève et tragique existence, il lui était arrivé de manger du raisin même en son propre pays. Pour un homme de sa trempe, l'impossible est certes possible et je ne tiendrais pas pour absolument exclu le fait que, de sa vie, il n'eût jamais savouré un raisin doré, vu qu'avec une imagination comme la sienne,

toujours en rupture de ban, il était bien capable de suppléer à la réalité par les rêves de son cerveau constamment sous pression. Quoi qu'il en soit, dans le récit que j'ai cité, Guy de Maupassant raconte de sa plume alerte et captivante comment, dans la bonne ville de Béziers bloquée par les Allemands en automne 1870, un officier français avait sous ses ordres un Africain surnommé Tombouctou qui disparaissait des jours entiers, avec des camarades noirs comme lui, pour réapparaître ivres à tomber. Ces compères devaient donc, semble-t-il, trouver de quoi s'enivrer quelque part dans les environs. En lisant cela, je ressentis un frisson dans le dos, parce que je me figurais que ces malheureux, pour étancher une soif équatioriale, trahissaient la France, leur patrie d'adoption, en se rendant, la nuit venue, aux lignes des Allemands rapporter à ceux-ci les vicissitudes que traversaient la ville et sa garnison. Je n'arrivais pas à m'expliquer autrement le fait que ces zouaves sans argent parvenaient, en un temps de parfaite disette, à se procurer de l'alcool à discrétion en pleine campagne, à proximité de l'ennemi. Et cependant, j'avais compté sans Guy de Maupassant qui ne voulait pas que l'âme d'un Africain put se noircir au contact d'un des plus grands crimes qu'un homme ait jamais commis. Effectivement, je dus reconnaître que je m'étais trompé du tout au tout, car voici de quelle manière cette histoire finit par s'éclaircir. Ces griseries répétées, revues et augmentées, éveillèrent un certain jour l'attention de l'officier français, chef du peloton auquel appartenait Tombouctou, et par un soir noir comme de l'encre, cet officier fit suivre son subordonné hors des murs de la ville. Vers l'aube, on trouva Tombouctou avec ses acolytes, couchés paisiblement dans une vigne isolée, sous des ceps aux grappes rebondissantes. Guy de Maupassant raconte le retour du nègre en ces termes : « Il était gris comme je n'ai jamais vu un homme être gris. On le rapporta sur deux échelas, il ne cessa de rire tout le long de la route en gesticulant des bras et des jambes.

« C'était là tout le mystère. Mes gaillards buvaient au raisin lui-même. Puis, lorsqu'ils étaient saouls à ne plus bouger, ils dormaient sur place. »

J'ai dû lire et relire ce passage avant d'en saisir tout le sens et pourtant cela est dit clairement et aucun doute n'est possible. Le grand, le gros Tombouctou et ses compagnons de bamboche ne s'étaient pas seulement gorgés de raisins, mais ces raisins doux et innocents les avaient bel et bien alcoolisés de fond en comble, à tel point qu'ils en avaient les sens complètement hébétés !

Cette solution, je l'avoue, fut pour moi aussi imprévue qu'extraordinaire et, n'osant mettre en cause la compétence de Guy de Maupassant, une autorité reconnue du moins dans les lettres, il m'est resté dès lors, malgré tout, un doute à l'esprit. J'ai fait des calculs fastidieux dans le but de vérifier l'exactitude des assertions de notre écrivain. J'ai recherché notamment en quel temps minimum la chaleur du corps humain pouvait bien amener, sous les diverses latitudes, la fermentation du raisin dans le ventre et quelles étaient les propriétés nocives, de même que le degré, de l'alcool ainsi fabriqué. J'ai interpellé des chimistes qui, interloqués, m'ont regardé du coin de l'œil en secouant la tête. Pour en finir, j'ai résolu de confier mes doutes et mes craintes au Conteur, certain que les vendangeuses accortées qui, en notre beau canton de Vaud, se donneront la peine de lire ce qui précède, veilleront au grain cet automne, à moins qu'aimant la gaité, l'exubérance, elles ne mettent, durant les vendanges prochaines, sur le compte de la fermentation extra-rapide du raisin, soit les « siclées » qu'elles feront fuser à travers les airs comme des projectiles d'attaque ou de défense, soit les chansons malicieuses qu'elles débiteront, avec l'entraide des grands jours, aux ceps épuisés pour les consoler du rapt de cette parure de perles nacrées à laquelle, ces pauvres plantes, ont travaillé jour et nuit, pour le roi de Prusse, pendant toute une saison.

Aimé Schabzigre.

COMPLAINTÉ DU VIGNERON

A M. Frederi de la « Revue ».

*En ces temps difficiles,
Plaiguez le vigneron,
Qui fait besogne utile
Et n'a jamais le rond !
Se reposant à peine
Et la sueur au front,
Dès l'aube au soir, il peine,
En brave tâcheron !*

*La rebase ou la grêle,
Les vers, les papillons,
Tour à tour le flagelle
Ou lui font rebellion !
A son poste, fidèle,
Par bon ou mauvais temps,
Il prodigue à sa belle
Les mêmes soins constants !*

*Mais si, par aventure,
Récolte vient à bien,
Avec désinvolture
On dit : Ça ne vaut rien !
Ses vins, on les débîne,
Achetant l'« étranger »,
Par esprit de rapine,
Pour le faire enrager !*

*Vraiment, peut-il se taire,
Le pauvre vigneron,
Quand on blâme sa terre
Et qu'on lui fait affront ?
On parle de « mèveute »,
Alors que, tous les ans,
Cent liqueurs qu'on invente
Ont de plats courtoisants !...*

*Que faudra-t-il qu'on fasse
Des La Côte et Lavaux,
Si le « français » remplace
Le vin de nos coteaux ?
Les vignes en terrasses
Du beau canton de Vaud
Devraient céder la place
A de produits nouveaux ?...*

*Je le dis sans mystère :
Par nous, les vignerons,
Jamais pommes de terre
Ne s'y planteront !
Que le vin de nos pères
Soit mis à l'abandon,
N'y comptez pas, mes frères,
Car il est bel et bon !*

Louise Chatelan-Roulet.

La Patrie Suisse. — Le dernier numéro de la *Patrie Suisse* (31 août, No 903) s'ouvre par un excellent portrait d'Antoine Contat, vice-chancelier français de la Confédération suisse, récemment décédé. Il nous apporte la figure d'un autre disparu, J.-J. Freiburghaus, puis celui de M. Georges Chevallaz, le nouveau directeur des Ecoles normales du canton de Vaud. Il nous initie à l'utilisation des peaux de reptiles, pour la chaussure, la toilette, la ganterie, la maroquinerie et nous montre les jolis effets que l'on peut en obtenir. Il nous conduit aux marchés et aux concours hippiques des Franches-Montagnes. Il nous donne d'excellentes reproductions des tableaux valaisans d'Ernest Bieler, « Procession de la Fête-Dieu à Savière », « Femme d'Evolène », des vues de Barcelone, illustrant l'article d'un éminent Escaleur vaudois. E. T.

LA FEMME VAUDOISE DANS SON JARDIN

(Extrait d'une « Lettre vaudoise », de M. H. Laeser, journaliste.)

Et les fleurs s'en vont. Adieu, la riche éclosion du début de l'été. Mais notre nature n'est point revêche. Si la flore de nos prairies vaudoises a disparu sous les dents de la machine ou le fil de la faux, si les esparcettes anarantes, les scabieuses lilas, les reines marguerites or et argent ou les luzernes bleu de roi nous ont dit un long au revoir jusqu'à l'an prochain, il nous reste la chicorée sauvage, vraie pervenche de l'arrière-été qui égaie le bord de nos chemins. Les trèfles incarnat, blancs ou roses nous réservent d'ultimes floraisons, et l'épilobe lance ses grappes carmin et violacées. Accueillons ces biens tardifs avec reconnaissance :